



HAL
open science

Ecrire sa vie : auteorisations de femmes hispanophones en France Migrations vers l'exposition de parcours

Delphine Leroy

► **To cite this version:**

Delphine Leroy. Ecrire sa vie : auteorisations de femmes hispanophones en France Migrations vers l'exposition de parcours. PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université de La Réunion. Lire des vies. L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales, pp.251-266, 2018, 978-2-905861-34-4. <hal-03905158>

HAL Id: hal-03905158

<https://hal.science/hal-03905158v1>

Submitted on 17 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : autheurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

**Ecrire sa vie : autheursations de femmes hispanophones en France
Migrations vers l'exposition de parcours**

Life's writting/ Write your own life : autheursations of migrant women hispanophones.
Migration to showing of ways.

Delphine Leroy, Mcf en sciences de l'éducation
Laboratoire EXPERICE
Université Paris 8 Vincennes à Saint-Denis
delphine.leroy05@univ-paris8.fr

Mots clés : autheursations-femmes-migrantes-histoires de vie-
Keywords : autheursations-women- migrants- life stories

Résumé : (500s. max) Ecrire sa vie, la raconter c'est s'exposer à la lecture d'un tiers. L'acte scriptural postule un lectorat – imaginaire ou réel –pour des femmes migrantes hispanophones en France. Histoires de vie orales retranscrites, autobiographies dites littéraires ou ordinaires, récits cachés ou exposés, toutes évoquent l'enjeu du discours ainsi que le sens attribué à ces pratiques scripturales.
Comment, pourquoi ces femmes se sont « autheurisées » un jour à se dire, à se livrer à autrui ?

Abstract : Writing one's life, unfolding it, means exposing oneself to the reading of a third party. The scriptural act postulates a readership – imaginary or real –for Spanish-speaking migrant women in France. Oral stories transcribed, literary or ordinary autobiographies, hidden or exposed narratives all evoke the stakes in expressing one's self and the meaning ascribed to these literacy practices.
How and why did these women, one day, "author-ize" themselves to tell, to reveal themselves to others ?

Ecrire sa vie : auteurisations de femmes hispanophones en France Migrations vers l'exposition de parcours

L'acte d'écriture postule un lectorat – imaginaire ou réel – et ce quel qu'en soit son type (ordinaire, littéraire, scientifique ou autre). Tout en rédigeant, l'auteur-e s'écarte (Derrida dirait diffère) de *l'ici et maintenant* pour se projeter dans l'ailleurs temporel d'une lecture du texte encore inachevé. Ainsi l'acte d'écriture se justifie et se produit lorsque l'auteur-e est parvenu-e à s'assurer de la lecture d'un tiers (quand bien même ce tiers imaginaire ne serait que lui-même) :

C'est ce qu'énonce Philippe Lejeune (2009 : 113) au sujet des récits collectés par son association de patrimonialisation autobiographique :

« L'A.P.A. reçoit une gamme variée de textes guidés par l'aiguillon de la mémoire, plus que par celui de la littérature. Dans la plupart des cas le point important n'est pas comment mais pour qui l'écrire. Le problème est celui du destinataire, de la légitimation. Dès qu'il est résolu, la machine à écrire peut partir ou repartir. »

Retranscrire un récit oral, retracer son histoire personnelle, composer des traces biographiques éparses ou consigner soigneusement des faits chronologiques de la vie quotidienne sont autant de pratiques du récit de soi observées dans une recherche récente (Leroy, 2017) qui servira d'appui à cet article.

Elle entremêle histoires de vie orales collectées par la chercheuse, autobiographies familiale et personnelle ainsi que récits littéraires portant sur les rapports à l'écriture de femmes migrantes hispanophones en France. Ces récits d'écrivaines sont extrêmement dissemblables à la fois dans leur contenu mais également dans la posture face à l'écriture adoptée par leurs auteures.

Questionner la lecture de ces récits interroge les conditions d'émergence de leurs écritures ainsi que de leur parcours à travers une exposition – ou pas – à un tiers. Récits cachés ou exposés, c'est également la position de l'écrivaine qui est en jeu. Comment, pourquoi « s'auteuriser » un jour à se dire, à se livrer à autrui ?

Pourquoi d'autres personnes, avec des expériences du même ordre ne s'y autorisent pas ? Qu'est-ce qui est en jeu dans cette « mise en scène de soi » (Goffman, 1973) à travers le récit et plus spécialement de son écriture ? Quels déclencheurs ou freins mobilisent l'auteur-e potentiellement scripteur de sa propre histoire ?

Savoir pour qui écrire donne des éléments de réponses à la manière d'écrire et parfois même au contenu : tel élément est à bannir du récit car des familiers du protagoniste pourraient lire les lignes ou bien le cadre académique suppose une conformité tacite à des normes. Les attentes supposées des lecteurs produisent, paralysent ou induisent des formes et des actes d'écritures.

Dédicace visible aux enfants ou petits-enfants pour certaines, les déclencheurs de la mise à l'écrit ne sont pas forcément ceux exposés ou racontés en premier lieu, car ils relèvent souvent d'un parcours intime au désir ou non de visibilité et au pouvoir d'agir – *agency* – afin d'y parvenir.

C'est le terme d'« auteurisation » qui a été retenu pour exprimer cette forme particulière de passage à l'écriture. Il convient de souligner la proximité des notions d'*agency* et d'auteurisation. En effet, parler d'auteurisation pour des femmes migrantes, pose à la fois

l'acte d'écriture comme acte social, mais évoque également la personne comme sujet se transformant par le langage et avec le pouvoir qu'elle se donne de l'utiliser. De plus, la problématique s'ancre dans les champs couverts par cette notion : anthropologie, langage et genre. Il était donc important de souligner que la notion d'« *agency* » était incluse, dans une acception particulière, dans le terme d'auteurisation.

C'est à travers plusieurs types d'écritures qui se juxtaposent et se croisent – un récit oral restitué à l'écrit par la chercheuse et deux histoires de vie écrites par leurs protagonistes et extraites du fonds de l'APA que cette question de lecture-écriture biographique sera évoquée dans ce texte. Ces documents sont extraits de l'enquête réalisée auprès de femmes migrantes hispanophones écrivant ou apprenant à écrire en français. Elle portait sur le rapport entretenu par chacune d'entre elles avec le code scriptural, en postulant que certaines similitudes (usages, symbolisations, difficultés, nécessités, etc.) pouvait se dégager au-delà des catégorisations lettrées /non lettrées et des stigmatisations associées. La langue parlée avant la migration en France a été retenue comme dénominateur commun pour deux raisons méthodologiques. La première est que certaines difficultés ou, au contraire, habilités d'acquisitions linguistiques, peuvent apparaître en fonction des proximités ou non entre les langues, ces accommodations ayant un impact important sur les modalités d'écriture en français. La seconde est qu'en fonction du degré de maîtrise, à l'oral la personne peut avoir recours à des mots ou expressions de sa langue maternelle. La compréhension de celle-ci aide à des transcriptions et données plus fiables. Les écrits biographiques comme les histoires orales évoquent de manière importante le rapport à l'écriture, en français, de ces femmes migrantes hispanophones

Lettrées ou apprenties-lettrées pourquoi ou pour qui s' « auteurisent »-elles à une écriture personnelle ?

Pratiques d'écritures et histoires sociales

Poser la problématique de la lecture de récits de vie implique d'emblée celui de leurs modalités de rédaction. Ces deux *literacy event* – lecture et écriture – semblent s'intriquer au-delà de leurs temporalités d'exercice.

Le courant des *literacy studies* repose sur deux concepts-clefs : les *literacy event* et les *literacy practices*. Ainsi événements et pratiques d'écritures sont dissociés dans un premier temps. « Les *literacy event* sont les activités particulières dans lesquelles la littéracie joue un rôle central ; elles peuvent être des activités régulières et répétées (quotidiennes, routine). Les *literacy practices* sont les manières communes, culturelles [situées] d'utiliser la littéracie par les personnes au cours d'un *literacy event*. » (Barton, 1994 : 37).

Cette dissociation est tout à fait féconde pour penser l'évènement d'écriture routinier, lorsqu'il est pratiqué par une personne en décalage ou en écart "culturel" et plus particulièrement en écart linguistique et scriptural.

Quelles pratiques la personne concernée va-t-elle mettre en œuvre ? Celles intégrées depuis l'enfance, celles qui s'actualisent dans son environnement immédiat ou bien un aménagement singulier de différentes pratiques traversées si elles diffèrent ? Comment les pratiques se transforment et sont transformatrices pour leurs auteures ? Ce que montre les récits étudiés est que les pratiques des personnes les moins lettrées se modifient très nettement avec la migration (usage de carnets, de cahiers, de supports numériques, de pratiques quotidiennes, de rituels liés au mode de vie, etc.) ce qui semble moins net pour celles qui avaient une plus grande familiarité avec le code et qui se remémorent des usages dans des répertoires déjà anciens.

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

Les pratiques de l'écrit ne sont pas observées telles de strictes « séquences d'activité » définies par Scribner and Cole mais reprennent bien à leur compte la manière socialement et culturellement située d'utiliser l'écrit ; ainsi l'enquête ethnographique peut par sa durée et ses divers modes d'entrée dans le quotidien des personnes, être à même de rendre compte précisément de ces contextes. Pourquoi donc évoquer les pratiques d'écritures avant de référer au contenu ? Parce que les pratiques sociales influent sur la manière de dire et de composer avec le réel.

C'est à ce titre que le courant des *literacy studies* a importé certains des concepts de Dell Hymes comme la notion de *speech event* qui devient *literacy event* dans une acception moins formaliste. Hymes définit les *speech events* comme des « actions ou des particularités d'activités qui sont directement régies par des règles ou des normes des usages de la parole ». L'« événement de parole » se comprend donc comme une activité, ayant une cohérence et organisée par des règles ou normes. C'est une façon d'affirmer que ces activités sont éminemment sociales : elles sont situées dans un environnement précis à prendre en compte pour les comprendre et elles ont un rôle dans l'organisation de la société ou du groupe étudiés. D'autre part et sans que cela ne s'y oppose, les écritures autobiographiques sont révélatrices d'une expérience de vie, de la vie. Philippe Lejeune y voit même une manière de rendre compte de sa manière d'être au monde : « Tous les discours, fictions, aphorismes, poèmes, images et musiques que l'on a élus et absorbés ont contribué au « melting pot » de notre identité. (...) L'autobiographie commence à s'écrire dans la vie même, l'intertextualité ne commence pas au moment où l'on prend une feuille blanche, c'est pour cela qu'il est si facile de la méconnaître. » (Lejeune, 1998 : 15).

Ainsi les productions observées ci-après et le sens qui leur est attribué ne peuvent être dissociés de leurs contextes. Les pratiques d'écritures s'inscrivent donc à la fois dans un ancrage social particulier, écrivent une histoire sociale telle que Catani (1982) la proposait déjà avec le récit de vie de *Tante Suzanne*, ou Pineau (1983) avec *Marie-Michèle* et appellent, interpellent un.e Autre. Qui est donc cet.te Autre ?

L'écriture pour être lu-e, entendu-e.

L'écrivaine Silvia Baron Supervielle, née en Argentine d'une mère uruguayenne et d'un père de souche béarnaise, répond directement à cette question, dès les premières lignes de son ouvrage *Le Pays de l'écriture*. Elle interpelle le lecteur, sa lectrice favorite : celle qui la plonge dans l'écriture (Baron Supervielle, 2002 :11) :

« J'écris uniquement pour elle. Elle c'est moi, c'est toi, c'est nous. Qui me lira et qui ne me lira pas. C'est un visage que ma pensée rejoint, et qui se transforme. »

L'écriture est relation. Relation à soi, à l'autre, à l'autre soi. Comme toute relation elle transforme, modifie, altère, mais en même temps révèle de l'inédit.

On pourrait ainsi postuler que l'écriture pour l'écrivaine s'adresse à une image floue (« elle ») qui représenterait ce « nous » du social, constamment en mouvement.

Pour Isabel Gille le projet de produire son récit de vie émerge par une parole, alors qu'elle vient juste de franchir la porte du centre qui dispense des cours d'alphabétisation. La jeune femme qui la reçoit pour un entretien d'inscription, lui dit à la fin : « Ecrivez donc cela quand vous saurez le français, ça vaudra la peine d'être lu » (Gille, 2017 : 312). Isabel, auteure d'une *Andalouse en Bourgogne*, déposé à l'A.P.A., est née en Espagne, a fui la Guerre civile enfant, a été réfugiée puis a vécu en France de nombreuses années sans pratiquer ni l'écriture ni le récit de soi. Ces mots mémorisés « ça vaudra la peine d'être lu », et réintégrés dans son récit,

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

déclenchent par la reconnaissance à la fois de la valeur historique de son parcours, de la réhabilitation expérientielle des épreuves endurées et de son potentiel narratif, le projet d'écriture. C'est parce qu'elle a été écoutée avec intérêt, incitée à l'être de nouveau, qu'Isabel apprend à écrire en écrivant son histoire.

Cette écriture, au départ en cachette, sera par la suite dédiée à ses enfants et petits-enfants – chacun recevant un tapuscrit – et provoquera un vrai bouleversement dans les représentations que sa famille et surtout belle-famille avaient d'Isabel. Non seulement par la teneur du parcours de femme migrante dévoilé, mais également par sa capacité à produire ce texte, que son mari, français natif et ayant été scolarisé, n'a pas réussi à effectuer de son côté. Il l'aidera à l'accomplir, par une aide orthographique et formelle. Ce projet inaugurerà, selon l'un de leur fils, un motif de complicité et d'estime entre eux, alors que cet état de connivence réciproque paraissait ignoré précédemment. Isabel est ainsi « découverte » par les siens par le biais de son récit, à l'âge de la retraite. Son récit sera ensuite déposé en 1999 à l'A.P.A. et un cousin d'Espagne le traduira pour en conserver une version dans son village natal d'Andalousie.

Toutes les expériences de lecture familiales ne se soldent pas par la même réhabilitation relationnelle. En revanche, écrire un récit de vie – notamment familial – est généralement motivé par l'envie d'établir des liens, de reconstruire les fils intergénérationnels avec un passé lointain ou qui risque de le devenir. C'est le cas de l'ouvrage *Le fil du milieu*, également déposé par son auteure Maria London à l'A.P.A.

La lecture comme relation : je suis ce qui me lit, ce qui me lie

Maria London a été ingénieure, docteure en mathématiques appliquées, elle est chilienne et vit depuis 1976 en France. Son premier récit est une biographie familiale, d'abord écrite en espagnol. Rédigée en grande partie pour ses enfants, elle se dira contrainte de la traduire ensuite en français – version déposée à l'A.P.A. – devant leur refus de lire l'ouvrage en espagnol.

Sa famille des deux côtés (maternel et paternel) est issue de la migration de l'Europe de l'Est. À travers cet ouvrage elle tente de dresser une histoire de ces migrants du tout début du XX^e siècle en établissant des ponts réels avec les expériences de leurs descendants un siècle plus tard.

Sa quête, véritable enquête, fait également partie du texte. S'incorporent donc des histoires contemporaines à l'écriture, de cousins et cousines retrouvés-e-s ou découverts-e-s à l'occasion de ce travail et qui réinterrogent également l'épopée et les méandres familiales.

Elle évoquait lors d'une table ronde en 2012 les réactions suscitées lors de la publication de l'ouvrage :

« J'avais aussi un énorme besoin de sentir que j'existais toujours au Chili, en dehors de mon petit cercle familial. J'étais persuadée que mon travail serait apprécié par ma famille et que sa publication me permettrait d'établir de nouveaux liens. J'ai eu des retours chaleureux des cousins et cousines par mon père qui ont été heureux et reconnaissants que mon livre dévoile – avec nos origines juives – la très belle histoire d'amour liée à la conversion religieuse de notre branche de la famille. Mais j'avais oublié qu'au Chili, particulièrement dans certains milieux, les codes sociaux ne sont pas les mêmes qu'ici, et, aussi, qu'écrire et publier sur la famille est une transgression. Alors qu'il m'avait aidée dans mon travail de recherche, mon père essaya de me dissuader de publier et, devant mon refus, il a obtenu que je change les noms de

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

famille. Je me suis sentie obligée de prendre un nom de plume, ce que je regrettais immédiatement, ma démarche perdant tout son sens. Suite à sa parution au Chili, une journaliste, ayant lu mon livre, révéla, avec mon accord, mon identité dans un très bel article publié dans un journal de ma ville natale. Le livre disparut des rayons des librairies de la ville, non qu'il fut vendu mais parce qu'il fut censuré !!! Ma famille maternelle ne me pardonnait pas d'avoir abordé certains sujets (intimes, il est vrai, mais remontant à un demi-siècle ou plus). » (London, 2014 : 89)

Le dévoilement, ou le dévoilement supposé peut ainsi être conflictuel, sans pour autant que l'objet déclencheur soit bien identifié. Plus tard, elle apprendra que le motif réel de colère consistait en des faits qu'elle ignorait complètement au moment de l'écriture de l'ouvrage. Mais tous les lecteurs connaissant ce secret de famille, dissimulé pendant de nombreuses années, ont cru lire son dévoilement dans les lignes *du fil du milieu*. Les autres évidemment, n'ont pas établi de lien avec ce qu'ils ignoraient.

« Qu'il s'agisse du journal ou de Proust, le texte n'a de signification que par ses lecteurs ; il change avec eux ; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que par sa relation à l'extériorité du lecteur et de ruses entre deux sortes d'« attente » combinées : celle qui organise un espace lisible (une littéralité), et celle qui organise une démarche nécessaire à l'effectuation de l'œuvre (une lecture). » (de Certeau, 2007 : 247).

Ainsi, lire comme écrire sont des actes qui se situent dans un « rapport à » ; l'écriture est à la fois le vecteur et la matérialité de ce rapport, même si son sens est fluctuant. Souvent situé dans l'imaginaire le rapport entre auteur(e) et lecteur(trice) est parfois incarné, comme c'est le cas dans les expériences décrites ci-dessus. La relation n'est plus simple projection entre un écrivain et son lecteur imaginaire, elle est rencontres. Le lecteur n'influe pas seulement dans le sens provoqué par sa lecture singulière une fois le texte produit, comme le décrit si bien Michel de Certeau, il peut également être à l'initiative d'une forme de production ou d'un mutisme narratif de certains épisodes, *a fortiori* lorsqu'il s'agit de faits biographiques.

Se raconter pour être lue

Si l'exposition d'histoires privées peut être un frein au dévoilement de certains aspects biographiques identifiables, l'anonymisation des récits oraux collectés peut au contraire produire une certaine aisance narrative, lorsque les conditions de la rencontre sont favorables. C'est ce qui s'est produit dans les entretiens avec les femmes rencontrées. Très vite les récits ont pris une teneur très personnelle. L'histoire des langues, de leurs apprentissages, le rapport aux écritures, sont intriqués dans la vie sociale et affective des personnes. Une collusion étant même parfois très nette et d'autant plus insupportable entre les dominations linguistiques et sexuelles.

L'espace de la recherche est devenu le moyen d'une certaine revanche narrative. Car si ces femmes peuvent entre amies, « copinas », échanger sur leurs difficultés, elles ont rarement l'occasion de le faire dans un contexte plus large, comme l'est celui d'une investigation en sciences humaines. L'adhésion au projet de rencontre a été immédiate, avec une démonstration assez nette de joie pour l'intérêt que leurs parcours suscitaient de la part d'une chercheuse. Toutes étaient persuadées, malgré de nombreuses dénégations et explications prudentes de ma part, que j'écrirais un livre de leurs récits. J'ai souvent été perçue comme une

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

apprentie « écrivaine ». Se dire, pour elles, était appréhendé comme le moyen d'être ensuite lues « par des français ».

La volonté de témoignage s'est manifestée explicitement afin que leurs expériences de femmes migrantes, parfois sans papiers, obligées de se taire et de (se) cacher, puissent être dévoilées. Parfois ce désir de « visibilité » dans une société qui les a contraintes au camouflage a produit des discours dans lesquels la notion de « souffrance » était centrale et dans lequel elles projetaient sur autrui – les copinas – les catégorisations en œuvre, telle la similitude opérée par certaines entre souffrance, analphabétisme et non-maîtrise des langues.

Il est fort probable que selon certaines, je recherchais des discours de victimes, de l'analphabétisme notamment. La parole des unes et des autres s'articulant à la fois dans une réalité sociale et historique dans laquelle elles pouvaient soudain avoir prise (ou voix) par des arguments forts légitimant à la demande de renversement de point de vue, voire d'action sociale collective ; mais cette parole était traversée également par ce qu'elles pouvaient imaginer de mes attentes. Je devenais donc l'intermédiaire d'un adressage beaucoup plus large, dont nous n'avions ni elles, ni moi complètement défini les contours et mesuré la portée. Aujourd'hui encore, cette opacité, ce flou, sont à même de produire des interprétations et des lectures inédites et fécondes des histoires collectées

Pour autant, la souffrance évoquée dans leurs discours n'est pas circonscrite à un type de relation ou d'expérience mais peut se déployer de multiples manières. L'impuissance à faire est l'une des caractéristiques que l'on retrouve dans les récits : les femmes sont victimes car elles sont empêchées, entravées : d'aller à l'école, de sortir, de travailler, d'acheter, d'élever leurs enfants dans de bonnes conditions, etc. C'est une communauté de souffrance qui est convoquée et qui est incarnée principalement par les personnages féminins du récit (mères, sœurs, amies, grands-mères, etc.). Il est adéquat d'ajouter que non seulement le partage de la souffrance vise à recevoir de la compassion pour la situation évoquée, mais tend à rendre la personne « souffrante », méritante aux yeux de la narratrice. La communauté imaginaire de la souffrance (imaginaire car elle n'est ni verbalisée en tant que telle, ni organisée) ne se base pas forcément sur le partage de la même expérience, mais sur la perception que l'autre éprouve ou a éprouvé, même dans un contexte très éloigné du sien, une sensation similaire, donnant presque une dimension mythique à ces trajectoires. La souffrance devient alors une valeur fédératrice des discours qui place les protagonistes dans des situations héroïques, telles dans un schéma actantiel de Greimas (1966), puisqu'elles parviennent à traverser ces multiples épreuves avec succès. Produire son récit à l'oral, dans ce contexte particulier, avait la visée explicite d'être lue. Pour autant aucune assurance ne peut être donnée à la manière dont les lecteurs – dont en premier lieu le/la chercheur-e qui a la lourde responsabilité de médiation, traduction, transcription s'empareront – ou pas – de leurs histoires.

On pourrait ici parler d'une volonté ou d'un désir de reconnaissance pour lutter contre ce que Honneth (2000) appelle la société du mépris. Ce mépris conduirait selon lui (et dans la continuité de pensées de Hegel et Mead) au conflit social. La visibilité des personnes socialement déqualifiées serait donc l'un des systèmes de reconnaissances qui ouvrirait une voie pour y remédier. La volonté de se dire devient là un enjeu majeur pour un collectif à qui la parole est adressée. Pour preuve, la fierté d'Amalia – l'une des femmes interrogées et dont le discours a été longuement anonymisé et retravaillé dans cette perspective – qui affiche sur internet une photo la montrant avec l'ouvrage et la chercheuse. Une note mentionne

explicitement sa contribution à l'ouvrage. Elle indique ainsi la « confirmation » d'une reconnaissance instituée par l'évocation de son parcours dans un ouvrage. Si l'on peut postuler que cette fierté renvoie bien à ce que Honnett (2000 : 208) propose au niveau individuel : « [...] la possibilité d'instaurer une relation positive à soi-même, dépend de l'expérience de la reconnaissance », il est plus difficile d'imaginer que seule la production de récits pourra produire une reconnaissance suffisante à même de bouleverser l'ordre social. Cependant, l'écriture et les lectures multiples de récits peuvent contribuer à installer un autre système de représentations et donc de rapport de forces symboliques dans l'espace public.

« Le texte est d'emblée, en naissant, multilingue » (Barthes, 1970 : 126).

C'est certainement l'une des chances pour le lecteur de conquérir, s'appropriier le texte mais également un risque de désappropriation du sens que son premier auteur-scripteur avait cru déposer. C'est certainement ce risque inhérent à toute exposition, qui peut inquiéter, voire troubler, certains scripteurs jusqu'à les retenir de tout partage à autrui de leur activité graphique. Des récits cachés, qui ne seront lus que par leur-e auteur-e. C'est le cas de Monica, vivant en France depuis plus de dix ans et qui dit adorer lire depuis l'enfance.

Monica est péruvienne, je la rencontre chez elle et nous évoquons de multiples supports écrits qui peuplent son environnement quotidien. Des objets placés en hauteur de son étagère-bibliothèque m'intriguent. Elle ne les évoque pas spontanément. Il lui faudra m'avoir apprivoisée, pour qu'elle me révèle l'usage de ses agendas, bien rangés dans sa bibliothèque.

Elle écrit des soirs fixes par semaine sur son agenda, pour se souvenir, pour ne pas oublier, ce qui s'est produit dans sa vie. Elle relate ses faits du quotidien, en indiquant à chaque fois la date des événements et surtout la date d'écriture : les courses, achats de vêtements et problèmes de taille, les promenades, les travaux commandés pour sa maison au Pérou, tout est indiqué.

« C'est ici, mais bon c'est mieux, comme ça je n'oublie les choses, je me souviens les choses, que j'ai fait. Ouais. *Por exemplo cuando...* j'ai fait quelque chose *por* la maison, *por exemplo* de Pérou.

D : Oui.

M : Je note.

D : Ah oui !

M : Je note y.... de temps en temps je voulais, *a ver*, ah ça ce truc-là je l'ai fait, je regarde mon agenda y dans mon agenda il est là *lo* que j'ai fait. »

C'est donc un moyen de remémoration qui est lu plusieurs fois, coché à l'encre rouge (« je le marque ») au bout d'une semaine ou deux et qui est une pratique d'écriture récente (au Pérou elle ne faisait jamais cela).

« D : Et tu le relis après ?

M : Oui dans le soir je fais, après je le marque, je l'attache *quando* j'ai passé longtemps, ça, y ça va. Y c'est plein, tu vois y j'ai acheté un autre, tu vois j'ai changé [...]

D : Et tu gardes celui de l'année dernière ?

M : Oui.

D : Toujours à côté ?

M : Oui, après je le jette.

D : Ah tu le jettes !

M : Après je... parce que j'en ai beaucoup. La dernière fois j'en ai jeté beaucoup. Olala des sacs. Je lis, lis, lis. Après tchac, tchac, tchac, je le déchire, je le jette.

D : Tu le déchires ?

M : J'ai pas le garde tout le temps. Avant oui, aujourd'hui comme j'ai pas de place [petits rires] je jette tout [rires] y'a seulement les derniers, *los*, les derniers, les derniers, hein. »

La lecture représente pour Monica une sorte d'imprégnation des souvenirs qui façonnent son histoire quotidienne. Elle les inscrit pour ne pas les oublier, les relit pour les graver au fond d'elle, puis élimine leur matérialité une fois qu'elle pense en être suffisamment imprégnée. Une forme de « pratique de soi » systématique et ordonnée, « un souci de soi » tel que Foucault (1984 : 90) le détaillait comme « la tâche de s'éprouver, de s'examiner, de se contrôler dans une série d'exercices bien définis place la question de la vérité – de la vérité de ce que l'on est et de ce qu'on est capable de faire – au cœur de la constitution du sujet moral. »

Monica lit son histoire pour mieux se relier à elle-même et peut-être exercer une sorte de contrôle, une reprise en main personnelle de sa propre histoire. En cela elle devient également l'auteure de sa vie puisqu'elle en redessine quotidiennement les contours narratifs.

S'auteuriser c'est s'exposer socialement : prendre le risque d'être lue

À la fin de cet article, je voudrais revenir sur cet « intriquement » lecteur-auteur dont j'ai tenté de montrer en quoi il était opérant dans la mise à l'écriture, tout particulièrement pour les récits de vie. Cependant, on pourrait estimer paradoxal que j'utilise la terminologie « auteurisation » pour évoquer les mouvements transformateurs dans l'acte scriptural, alors même que je confère à la lecture à la fois sa dimension plurielle dans ses possibilités interprétatives et une dimension singulière dans le moment, situé de la lecture.

C'est peut-être parce que l'annonce de la mort de l'Auteur avec la fin de son mythe – et de la toute-puissance d'une légalité textuelle et presque d'autorité divine – est promise depuis 1967 que nous pouvons, nous simples « écrivants », nous réapproprier peu à peu le terme au-delà d'une « Autorité du style ».

S'« auteuriser » serait donc le mouvement interne à l'œuvre dans des pratiques ordinaires d'écritures quelles qu'en soient leur extraordinaire portée et les qualités remarquables de leurs auteur-e-s. C'est aussi redonner de la valeur à toutes les voix et les voies interprétatives sans préjuger d'un sens dogmatique.

Mais s'est aussi replacer l'acte de l'écriture biographique dans sa pratique sociale et dans son enjeu relationnel. Le risque de la rencontre se manifeste autant à l'écrit qu'à l'oral et peut devenir un paramètre essentiel dans la capacité du sujet à se dire, à s'« auteuriser » publiquement. Une menace d'être « lue » autrement et de se transformer de manière inédite préside certainement à certains empêchements à s'écrire. On pourrait parler d'épreuves dans l'imprévisibilité de la rencontre vers soi, qui réclament pour agir une confiance en ses possibles. S'écrire et être lue, écrire pour être lue c'est s'engager vers l'inconnu à la fois désirable et inquiétant de la relation à soi et aux autres, au fil de l'écriture.

Bibliographie

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

- Baron Supervielle Silvia, 2002, *Le Pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.
- Barthes Roland, [1967], 1968, « La mort de l'auteur », (The Death of the Author, *Aspen Magazine*, no. 5/6) in *Manteia* n° 5, 4- trimestre 1968, pp. 12-17.
- Barthes Roland, 1970, *S/Z*, Éditions du Seuil. Collection « Tel Quel », Paris, 271p.
- Catani Maurizio, Mazé Suzanne, 1982, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Librairie des Méridiens, Paris, 468 p.
- Certeau de Michel, [1980], 2007, *L'Invention du quotidien, 1- Arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard, Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p.
- Cervulle Maxime, Kergoat Danièle & Testenoire Armelle, 2012, *Subjectivités et rapports sociaux, Cahiers du genre*, n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p.
- David Michel, 1996, Marguerite Duras : une écriture de la jouissance : psychanalyse de l'écriture, Desclée de Brouwer, Paris, 392 p.
- Delbreilh Fanny, 2012, « Les notions de speech event et literacy event dans l'ethnographie de la communication et les *Literacy Studies* », *Langage et société* 2012/1 (n° 139), p. 83-101
- Derrida Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 436 p.
- Diasporas, Histoire et Sociétés*, n° 22, septembre 2013, « Ecrire sa vie », Lacoue-Labarthe Isabelle & Mouysset Sylvie (coord.), université Toulouse Le Mirail, 234 p.
- Fraenkel Béatrice, 2007, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », in *Langage et Société* n° 121-122, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp. 101-112.
- Fraenkel Béatrice, Mbodj Aïssatou, 2010, "Les New Literacy Studies, jalons historiques et perspectives actuelles" in *Langage et société* n° 133, New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 152 p., pp.7-24.
- Foucault Michel, 1984, *Histoire de la sexualité III*, « Le Souci de soi », Paris, Gallimard, 268 p.
- Gille Maria Isabel, 2017, *Andalouse en Bourgogne*, in Leroy Delphine, « - Des romans ?- Non : leurs vies ! » *Ecritures et Auteurisations de femmes migrantes hispanophones*, Editions Connaissances et Savoirs, collection Actes graphiques, Saint-Denis, 462 p., pp. 187-319.
- Goffman Erving, [1959, *The presentation of Self in Everyday Life*] 1973, Accardo Alain (trad.) *La Mise en scène de la vie quotidienne, 1- La Présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, Paris, 251 p.
- Greimas A. Julien, 1966, « Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique ». in *Communications*, 8, Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit. pp. 28-59.
- Honneth Axel, 2000, [1992, *Kampf um Anerkennung*, Verlag] *La Lutte pour la reconnaissance*, Rusch Pierre (trad.), Editions du Cerf, Paris, 233 p.
- Jullien François, 2012, « L'Ecart et l'entre. Ou comment penser l'altérité », FMSH-WP-2012-03.
- Lejeune Philippe, 1998, *Les Brouillons de soi*, Le Seuil, 418 p.
- Lejeune Philippe, 2009 « Moi contre moi : Philippe Lejeune & Philippe Vilain » in Vilain Philippe, *-L'Auto fiction en théorie*, Éditions de la Transparence, Chatou, 120 p., pp. 105-118, p.113.
- Leroy Delphine, 2017, « - Des romans ?- Non : leurs vies ! » *Ecritures et Auteurisations de femmes migrantes hispanophones*, éditions Connaissances et Savoirs, collection actes graphiques, Saint-Denis. Préface de Catherine Quiminal, 462 p.
- London Maria, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, (*El hilo del medio*, 2001, RiL éditores, Chili), L'Harmattan, Paris, 230 p.

Leroy Delphine, 2018, « Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours » in Bernard Idelson & d'Igor Babou (dir.), *LIRE DES VIES L'approche biographique en lettres et en sciences humaines et sociales*, PUI (Presses Universitaires Indianocéaniques) Université De La Réunion), Saint-Denis 2018 pp. 251-266.

London Maria, 2014, « Témoignage » in Leroy Delphine & Leroy Marie (coord.), *Histoires d'écrits, histoires d'exils, Perspectives croisées sur les écritures en migration(s)*, Editions Naar, Tübingen (Allemagne), 246 p., pp. 87-90.

Pineau Gaston, 1983, *Produire sa vie, autoformation et autobiographie*, édilio, Éditions St Martin, Québec, 419 p.